

ce comté, un sentiment très accentué de désappointement au sujet de la manière dont le gouvernement exécute ce qu'il avait promis. Je reviendrai sur ce livre rouge qui contient les engagements du parti libéral. Il y a quelques années on avait l'habitude de nous parler du salon rouge, mais voici un livre rouge. Il est difficile de dire d'où il nous vient. Je vais raconter une autre anecdote, et les honorables membres de la droite pourront peut-être en saisir la portée. Il y avait dans la province de Québec un zélé curé catholique romain qui avait l'habitude, du haut de la chaire, de faire la leçon à ses ouailles sur des questions politiques. Son évêque l'en réprimanda avec raison, mais un jour, prêchant avec beaucoup de chaleur, il se laissa emporter par l'habitude et s'écria : " Le ciel est bleu et l'enfer est rouge." Je ne sais d'où vient le livre dont j'ai parlé, mais il est rouge. Un homme peut quelquefois difficilement reconnaître son propre enfant, et je ne sais si les honorables membres de la droite vont reconnaître quelques-uns des produits de leur imagination que je vais exposer au jour. Voici une page qui contient en titre " Sir Richard Cartwright." Je ne sais si le peuple connaît ou ne connaît pas cet homme; il est tellement changé aujourd'hui que je ne sais pas si ses vieux amis le reconnaîtront. Voici ce qu'il dit dans ce livre :

Plus que cela, j'ai toujours estimé qu'au Canada la protection n'était pas seulement un crime, mais une bévue. J'ai toujours été convaincu qu'il n'y avait absolument aucune raison d'introduire un semblable système économique dans un pays comme le nôtre.

Nous n'entendons plus des paroles de cette nature tomber de ses lèvres, mais tant qu'il y a de l'huile dans la lampe, le feu peut se raviver.

Quelquefois les honorables membres de la droite disent : Les conservateurs nous ont légué tant d'obligations malhonnêtes que nous ne pouvons abolir la protection; il nous faut un gros revenu. Mais je dis,—et je parle sérieusement,—que les honorables membres de la droite qui prétendent avoir un excédent qui se chiffre dans les millions, sont en état, s'ils le voulaient, de mettre leurs principes en pratique. Pourquoi ne réduisent-ils pas graduellement les droits qu'ils trouvaient si repréhensibles? Ils ne le veulent pas, ils n'y pensent même pas.

Une VOIX : L'an prochain.

M. BRODER : Oui nous les reverrons l'an prochain, sans aucun doute, mais nous ne pouvons dire où ils seront. S'ils désiraient s'appliquer leurs principes de libre-échange, ou même introduire ici le libre-échange dans une faible mesure, le revenu dont ils jouissent les met en état de le faire; mais ils ne veulent pas.

Avant de reprendre mon siège, je désire remercier la Chambre de la patiente attention qu'elle m'a prêtée.

M. BRODER.

M. OSLER : Comme un grand nombre de membres de cette Chambre, tant de la droite que de la gauche, il n'y a pas très longtemps que je siège ici. Ce qui m'a le plus frappé,—et je suis certain que tous les nouveaux députés ont éprouvé le même sentiment,—c'est le temps que l'on perd en attaques personnelles. Les anciens membres de cette Chambre consacrent la moitié de leurs discours à s'injurier comme des "pickpockets" qui se querellent. Sous ce rapport, la droite et la gauche n'ont rien à se reprocher; et si ce que les députés disent les uns des autres est vrai, pas un de ceux qui sont membres de cette Chambre depuis quinze ans ne mérite d'y avoir un siège.

Dans ma candeur, j'avais cru que le premier ministre, avec ses manières affables et son gracieux sourire, pouvait trouver un moyen de remédier à cet abus. Il nous est revenu des fêtes mémorables du jubilé, portant sur la poitrine la médaille Cobden et d'autres décorations que son captivant sourire et ses autres aimables qualités lui avaient gagnées. Il nous est revenu avec une espèce d'auréole. Il avait plu aux libre-échangistes et avait reçu la médaille Cobden, et les libre-échangistes apercevaient un rayonnement autour de son front. Mais peu après son retour, il a convaincu les plus invétérés protectionnistes qu'il était protectionniste aussi outré que n'importe lequel d'entre eux.

Examinez les chiffres que l'on a donnés hier soir et vous verrez que la réduction la plus élevée que l'on ait faite sur la moyenne des articles importés au Canada est de $\frac{1}{2}$ d'un pour cent. Qui peut douter après cela du zèle qui anime le premier ministre au sujet de la protection? J'ai bien peur, après cela, que la tête de l'honorable premier ministre ne perde beaucoup de son auréole libre-échangiste; et après le spectacle qu'il nous a donné ici l'autre soir, je crois que nous avons vu la fin de son captivant sourire, de ses manières affables, de ses jolis discours, et que le dernier rayon de son auréole s'est évanoui.

Ayant à répondre à un des plus forts discours qui se soient jamais prononcés dans cette enceinte, au lieu de le réfuter comme un homme de sa position aurait dû le faire, il s'est lancé dans une tirade d'injures. Il s'est servi d'un langage digne de la poissonnière de Billingsgate, et si votre présence ne l'eût retenu. M. l'Orateur, je crois que nous aurions entendu un langage digne d'un perroquet de marin. C'est pourquoi, je crains fort que l'espérance que j'avais de voir mettre un terme à ces disputes personnelles sans cesse renaissantes, ne soit misérablement évanouie, et il est évident que nous ne pouvons attendre aucun changement pour relever le niveau de nos discussions, quoique dise maintenant l'honorable premier ministre.

Le traité que l'on devait conclure à Québec est évidemment chose du passé, et à l'ave-